



# LA COLONNE BLONDEL

JEAN-PHILIPPE BLONDEL

# LA COLOC

“Bon, la première chose que nous avons faite, quand nos parents ont tourné les talons, c’est de hurler – de joie, de soulagement. Nous étions tous les trois tendus – nous n’étions pas sûrs qu’ils iraient jusqu’au bout, nous étions convaincus qu’à un moment ou à un autre, ils allaient dire non, ce n’est pas possible, retourne à l’internat, reprends le bus, c’est une idée stupide, la colocation, à seize ans.”

Quitter le cocon familial pour vivre en colocation : le rêve pour tout lycéen ! Pourtant, rien n’aurait pu *a priori* rapprocher Romain, Rémi et Maxime. Mais ce nouveau quotidien va bousculer leurs certitudes et les pousser à créer un improbable et détonnant trio...



[www.actes-sud-junior.fr](http://www.actes-sud-junior.fr)  
[www.actes-sud-junior.fr/collections/romans\\_ado/](http://www.actes-sud-junior.fr/collections/romans_ado/)

Éditeur : François Martin assisté de Fanny Gauvin.

Directeur de création : Kamy Pakdel.

Conception graphique : Christelle Grossin et Guillaume Berga.

© Actes Sud, 2015

ISBN 978-2-330-04978-2

*Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.*

ACTES SUD junior

JEAN-PHILIPPE BLONDEL  
**LA COLOC**



*À J.-B.*





*GIVE ME A SECOND / I NEED TO GET MY STORY STRAIGHT.*

C'est le début de la chanson *We Are Young* de Fun, qui me tourne dans la tête depuis un bon moment – et c'est exactement ce que je dois faire. Remettre de l'ordre dans mes idées, dans mon récit. C'est ce dont j'ai besoin, après l'année qui vient de s'écouler. Il s'est passé tellement de choses – je ne sais pas par quel bout dérouler la pelote. Quand je regarde ma vie, en ce début juillet, et ce qu'elle était il y a un an, je n'en reviens pas. J'ai accompli ma révolution. Pourtant, comme toutes les révolutions astrales, je me retrouve un an après à mon point de départ. Mais je sais que ce n'est que temporaire, que le voyage va reprendre, et vous savez quoi ? J'ai hâte.

Je m'appelle Romain Seurat – oui, comme le peintre pointilliste, mais aucun rapport avec ma famille. J'ai seize ans, j'en aurai dix-sept en novembre. En septembre, je vais retourner au lycée pour la troisième année. Je rentre en terminale littéraire. Quand je regarde par la fenêtre de ma chambre, chez mes parents, je vois le pavillon du voisin et, au-delà, des kilomètres de champs – tout au fond, la forêt, celle qui entoure le lac. L'été, cette année, a décidé de

tenir ses promesses, il fait déjà très chaud, le soleil est de la partie, et pourtant je reste enfermé ici, sous les toits. Je dégouline de sueur en tapant sur les touches de mon ordinateur, mais c'est là que je me sens le mieux. Je revis. Toutes les scènes, tous les liens, toutes les logiques, tous les parfums, tous les visages. Tous ceux qui me peuplent. Ils sont loin pour l'instant – certains en Bretagne, d'autres en Méditerranée ou dans les Landes, en vacances avec leurs parents, leurs oncles, leurs cousins – mais je m'en moque. Je sais qu'ils pensent à moi. Je sais qu'ils m'imaginent, dans cette pièce étouffante – et qu'ils m'encouragent. Je suis leur narrateur.

Des traces, nous en laisserons. Des traces, cette année m'en aura laissé – des images jusqu'à la fin de mon existence. Des instants dans lesquels revenir habiter, plus tard, quand la vie ne sera pas aussi simple, quand je serai déprimé, quand je n'aurai plus goût à rien. Des moments pour se souvenir que vivre, ça vaut vraiment le coup. J'espère que les saisons à venir seront aussi riches – je croise les doigts, et surtout, j'y crois. C'est ça, la différence avec l'an dernier. En juin, je ne croyais en rien. Je n'étais pas non plus au fond du trou, simplement, les jours ressemblaient les uns aux autres, ils n'avaient aucune couleur, je pensais que ça allait continuer de la sorte jusqu'à ce que, à ma majorité, je puisse prendre les rênes, décider de ce qui allait advenir. Je ne savais pas que le changement était à portée de main. Et que j'en étais le principal instigateur. Avec un coup de pouce de ma grand-mère. Sacré coup de pouce, quand j'y pense.

Merci mamie. C'est vraiment sympa d'être morte en mai dernier.

Voilà. C'est par là que je vais commencer. Par la mort de ma grand-mère.

MA GRAND-MÈRE EST MORTE À LA MI-MAI, donc. Elle était partie avec son club de vieux faire une escapade en Belgique et en Hollande. Elle s'est bien amusée, d'après les témoignages de ses camarades, elle a même fait rire l'assemblée sur la plage de Zandvoort en racontant ses souvenirs de voyage, puis elle est montée dans le bus pour le trajet de retour, elle s'est endormie et elle ne s'est pas réveillée. Elle avait soixante-dix-huit ans. Ses compagnons de route ont été choqués mais, au fond, ils n'en attendaient pas moins d'Élise, qu'ils connaissaient tous pour son caractère bien trempé et son indépendance farouche. Ils ont convenu qu'elle n'aurait pas pu mieux mourir.

Ma grand-mère était tellement indépendante qu'elle n'avait aucun sens de la famille. Ma mère en a apparemment beaucoup souffert. C'est sans doute ce qui l'a poussée à être omniprésente et étouffante pendant toute mon enfance, jusqu'à ce que les portes claquent et que les réparties fusent au moment où j'ai chopé l'adolescence. Pour Fabienne (c'est le prénom de ma mère), c'est une maladie terrible pendant laquelle les adorables poupons se transforment subitement en êtres mutiques, vautrés sur des canapés et ne s'exprimant que

par borborygmes, tout en maniant une ironie déplacée envers leurs géniteurs. Elle avait beau avoir déjà vécu ça avec mon frère aîné – qui a six ans de plus que moi et vit maintenant dans le Sud-Est où il s’essaie à la profession de commercial en canapés et salons –, elle ne s’y habitue pas, d’autant que mon adolescence semble pire que celle de mon frère.

Ma grand-mère était tellement indépendante qu’elle avait divorcé très tôt, pour se débarrasser de son mari qui avait vite trouvé consolation dans les bras d’une de ses anciennes maîtresses. Elle avait alors emménagé avec ma mère, sa fille unique, dans l’appartement qu’elle avait hérité de ses propres parents, un cinq-pièces dans le centre de la ville où se trouve mon lycée, un quartier à l’époque plutôt pouilleux mais qui a été depuis beaucoup rénové et attire aujourd’hui de nombreux trentenaires. Ma mère avait gardé des contacts avec son père jusqu’à sa mort, il y a une dizaine d’années. Avec sa mère aussi – mais peu, finalement. Ma grand-mère avait décrété très tôt qu’elle ne se voyait pas en mamie gâteau et qu’elle ne passerait pas son temps à garder ses petits-enfants ; elle avait mieux à faire, des expos à visiter, des amis à voir, des films à regarder, des livres à lire. Elle n’avait pas gâché la première moitié de sa vie à s’occuper de ma mère pour gâcher la seconde à veiller sur les rejetons de sa fille. D’ailleurs, elle avait beaucoup de travail – elle était modiste, ou styliste (je n’ai jamais compris la différence) pour une entreprise de sous-vêtements très célèbre. Ce sont même les seuls cadeaux de ma grand-mère dont je me souviens : tous les ans, à Noël, mon

frère et moi avions droit aux slips les plus tendance du moment. Je rougis encore en pensant à celui sur lequel figuraient des bananes et des noix de coco. Bref, je n'ai pas eu une grand-mère que j'appelais mamie, qui sentait l'eau de Cologne et qui avait deux chats. Une grand-mère avec qui j'aurais pu partager des tartes aux pommes et des parties de rami. En fait, je la connaissais à peine et, lorsqu'elle daignait me regarder, j'avais l'impression de sentir tout le mépris qu'elle ressentait pour la vie que nous menions, mes parents, mon frère et moi, à la campagne.

C'est ça, à la campagne. On habite au bout du monde. Cela ne me posait pas de problème quand j'étais plus jeune, j'étais plutôt du genre à aimer me balader en forêt ou à dévaler les pentes en vélo, mais l'absence d'animation et surtout de personnes à qui parler a commencé à me peser, petit à petit.

Je ne sais pas si vous voyez ce que je veux dire quand j'écris "au bout du monde". "Au bout du monde", c'est à quarante-cinq kilomètres de la première ville de moyenne importance, à quinze kilomètres du plus gros village qu'on appelle ici un "bourg", là où se trouvait mon collègue. "Au bout du monde", c'est un hameau de trois cent cinquante habitants, beaucoup de vieux, quelques familles, deux autres jeunes de mon âge, un qui a quitté le collège pour entrer en apprentissage chez les Compagnons, et Rémi, un geek qui passe son temps cloîtré chez lui, fils unique, cheveux plaqués sur le front, fringues informes (nous n'avons plus rien à nous dire depuis quelques années déjà).

Mes parents sont très contents de vivre ici. Ils se sont installés dans le village juste avant ma naissance, ils n'en pouvaient plus de la ville et du mouvement. Ma mère est secrétaire dans un gros groupe d'agroalimentaire à quelques kilomètres de chez nous et mon père est LE plombier-chauffagiste du secteur. Ils se sont dit que c'était l'environnement idéal pour élever des enfants : pas de pollution, hormis les énormes couches de pesticides et d'engrais chimiques déversés sur les champs, pas de voisins gênants puisque presque pas de voisins du tout, de "l'espace pour gambader", dont ils avaient apparemment manqué dans leur jeunesse. "Gambader", c'est le verbe qu'ils utilisent. Ils ne semblent pas se rendre compte que c'est un verbe normalement employé pour les animaux. À la limite pour les bambins. Les ados, eux, ne gambadent pas. Ils gambergent. Mes parents n'avaient vu qu'à court terme, ils n'avaient pas anticipé qu'un jour nous aurions quinze ou dix-huit ans et que nous péririons d'ennui. Cela n'a pas été tout à fait le cas pour mon frère parce que, dans le village où nous habitons, il avait quelques copains et surtout sa fiancée, Clara, avec laquelle il est resté de quinze à dix-neuf ans – le temps de partir à l'autre bout de la France, direction Marseille, grosse métropole, des gens plein les yeux.

Pour moi, c'est la *loose* totale. Évidemment, je ne suis pas complètement asocial. Je me suis fait des copains dans les classes du regroupement scolaire, au primaire, puis plus tard au collège – mais ils habitent à des kilomètres, et c'est toute une organisation pour se voir. En fin de troisième, un bon tiers a opté

pour la voie professionnelle, un autre tiers est parti dans le bahut privé qui s'est installé à une dizaine de bornes de chez moi, et le troisième s'est retrouvé au lycée Robespierre, dans la ville la plus proche, celle où se situe l'appartement de ma grand-mère. Le choix était simple : soit l'internat, soit cinquante minutes de bus, départ de chez moi à 6 heures pour commencer les cours à 8 heures, retour vers 19 h 15. L'ambiance à la maison était plutôt électrique : les disputes avec ma mère étaient très nombreuses – elle a tout le temps quelque chose à me reprocher, je ne souris pas assez, je ne suis pas assez heureux de vivre, je suis collé à l'ordi, je n'aide pas à la maison, j'en passe et des meilleures. Et évidemment, à chaque fois, elle me compare à mon frère qui se trouve être le roi de la terre, apparemment, ce que je n'avais jamais remarqué quand il habitait encore avec nous.

C'est pour cela que j'ai opté pour l'internat. J'ai tout encaissé – les bizutages, l'extinction des feux à 10 heures, l'interdiction d'aller aux toilettes après 21 h 30, la promiscuité (je partageais ma chambre avec Thomas Rivière, dont les dons de pétomane seront bientôt reconnus sur toute la planète) – et puis, en février, le soleil semblait ne jamais se lever, les jours gris succédaient aux nuits gelées, les devoirs s'accumulaient et je n'avais jamais le temps de les finir, j'ai craqué. Un soir, je suis rentré à la maison en stop, provoquant la panique dans le lycée et chez mes parents, d'autant que mon portable était déchargé et que personne ne parvenait à me joindre. Quand l'infirmière du lycée m'a demandé, un peu plus tard, ce qui clochait



à l'internat, si j'avais été victime de brimades (Pas plus qu'un autre, et c'était relativement bon enfant), si c'était l'éloignement d'avec mes parents qui était insupportable (Comment dire, madame ? Non, non), je l'ai regardée dans les yeux et j'ai répondu : "Le bruit." Je pensais qu'elle allait me demander des explications mais elle a hoché la tête en souriant et elle a murmuré qu'elle avait été interne, elle aussi.

Le bruit. Même quand il y a extinction des feux. Même quand tout le monde dort. Le ronronnement du chauffage, un robinet qui fuit, les tuyauteries qui se rebellent, le ronflement de Boris trois chambres plus loin. C'est curieux, parce que quand je m'imagine dans quelques années, je me vois vivre dans un appartement en centre-ville, avec des voitures, des voisins, des gens qui passent à l'improviste, de la musique – mais ce n'est pas la même chose. C'est un bruit choisi, pas un bruit subi. Le bruit et l'absence d'intimité. Moi, j'ai besoin de me retrouver un peu seul, pour lire, pour apprendre mes cours, pour jouer à Candy Crush sur mon portable, pour rester allongé à regarder le plafond en me demandant ce que je vais faire de ma peau. Et ça, quand tu vis en internat, ce n'est pas possible.

Le bruit et l'absence d'intimité. Le pire, c'est que c'est la même chose à la maison. Avec ma mère qui entre à tout bout de champ dans ma chambre, qui soulève les coussins, ouvre les tiroirs et fouille dans mes poches pour vérifier que je ne me drogue pas, avec mon père et sa perceuse, sa ponceuse, sa défonceuse, toujours en train d'abattre, de monter, de démonter – et quand il n'y a plus rien à bricoler, heureusement, il y a

le jardin, où il peut arracher, semer, désherber. Et la radio, ou la télé, omniprésentes, avec les jingles pour les pubs, les voix des animateurs qui montent et descendent, me vrillent la tête. La seule façon que j'ai de m'isoler et de retrouver de l'intimité, paradoxalement, c'est de me caler un casque sur les oreilles et de pousser le volume à fond. Là, je me crée mon monde. Je ne le subis pas. Je le choisis.

Bref, j'ai quitté l'internat et j'ai réintégré, penaud, le domicile familial, dont l'atmosphère est devenue encore plus lourde, parce que mes parents s'étaient finalement habitués à leur nouvelle vie à deux, et parce qu'ils m'en voulaient d'avoir fait des histoires au lycée. Le truc, avec mes parents, c'est surtout de ne jamais "faire d'histoires", de ne pas se faire remarquer. Leur philosophie, c'est que l'existence est un long jour d'orage et que l'important, c'est de passer entre les gouttes sans se faire frapper par la foudre, pour arriver, hors d'haleine mais sauf, sur les rives de la retraite où, peut-être, le ciel sera clair et lumineux.

Je suis injuste envers eux. Je le sais. Mais c'est comme si, depuis quelques années, depuis le départ de mon frère aîné en fait, j'étais un poids pour eux. Ils aimeraient déjà me voir majeur, ayant émigré vers une grande ville pour faire des études et les laisser vivre tranquilles. Je suis conscient que leur couple battait de l'aile depuis pas mal de temps quand ma grand-mère est morte. Il y avait de nombreux silences agacés, des réparties cinglantes aussi. Mon père rentrait tard de son travail et passait le week-end à bricoler ou

à jardiner, mes parents vivaient des existences parallèles et moi, je les forçais à se croiser. Cela va mieux, aujourd'hui. L'année qui vient de s'écouler les a rapprochés. Mon absence. Les rencontres qu'ils ont faites. L'équilibre est toujours fragile mais ils ont de temps en temps des gestes tendres qui ne trompent pas. Le ciel d'orage s'est éclairci – les gouttes s'évaporent. Et ils sont conscients désormais que je ne serai jamais un homme sans histoires.

D'ailleurs, c'est ce que je suis en train de créer, non ? Une histoire. Mon histoire.

Alors, ne plus être à l'internat, ça signifiait prendre le bus scolaire le matin à 6 heures et rentrer à plus de 19 heures. C'était très fatigant – je courais après le temps, je bâclais mes devoirs et je suis passé en première littéraire sur le fil. C'était mon choix, le littéraire – un choix qui a laissé cois mes parents, qui ne voyaient pas de qui je pouvais tenir cet intérêt pour les livres, le cinéma, la musique. Pourtant, c'est simple. La culture pour moi, c'est de l'évasion. Quand je me plonge dans un livre, dans un film ou dans un morceau, je ne suis plus moi, je n'habite plus loin de tout – je suis parisien, londonien, new-yorkais, indien – et mon existence est pleine de péripéties, de retournements, de délires, de peines, de joies immenses. Tout ce que je ne connaissais pas l'an dernier. Tout ce que j'ai expérimenté cette année. Tout ce qui peuple maintenant les romans que j'avale, les films que je regarde et les notes qui résonnent dans mon casque. Ma vie se déploie et prend de l'ampleur. Je n'en reviens pas.

Merci mamie. Le timing était exemplaire – deux ans plus tôt, c'était trop tôt, deux ans plus tard, c'était trop tard. Tu as passé l'arme à gauche juste à temps. Parfois, je me demande si tu ne l'as pas fait exprès.